

Titre**Note de lecture*****Les mobilisations collectives. Une controverse sociologique*****Pierre Cours-Salies, Michel Vakaloulis (dir.)**

PUF Actuel Marx Confrontation, 2003, 115p.

Auteur**Jean-Charles Lagrée**

CNRS – ULISS - Paris

lagree@ext.jusieu.fr

Les mobilisations collectives... un thème qui traverse les époques et reste toujours d'actualité mais toujours sujet à controverses. Le titre de l'ouvrage coordonné par Pierre Cours-Salies et Michel Vakaloulis est fort bien choisi. « Les mobilisations collectives. Une controverse sociologique. » On pourrait ajouter ... permanente. De ce fait l'entreprise est, on ne peut plus, ambitieuse.

Publier dans le même volume des auteurs aussi différents que R. Mouriaux, G. Mauger, M. Wieworka, P. Cours-Salies et M. Vakaloulis est déjà un exploit qui mérite d'être salué à sa juste mesure. Dans un paysage sociologique qui reste profondément clivé par les murs de défenses que les « chapelles » théoriques ont patiemment construites au cours des années, la tentative de faire dialoguer marxiste, crypto-marxiste, post-marxiste, Tourainien et Bourdieusien pourrait apparaître comme le 13° des travaux d'un Hercule d'une sociologie à réconcilier avec elle-même. Mais il semble que le héros, en fait les deux héros qui se sont engagés dans cette entreprise désespérée aient relativement échoué. De dialogue, que nenni !!! Certes, il y a bien échange, mais c'est plutôt 'échange de coups' dont il s'agit. Et le lecteur, supporter de l'un ou l'autre des protagonistes se trouvera bientôt dans la position du Héros de Victor Hugo: « Père prend garde à droite ! Père prend garde à Gauche ». Mais il est vrai que la sociologie est un sport de combat.

Peut-être n'est-ce pas la structure du champ sociologique qui porte à de telles démonstrations de force, mais tout simplement le sujet lui-même. Car de quoi est-il question: de mobilisation, d'engagement de conditions structurelles de la mobilisation. Et il semble que nos bellicistes contributeurs aient pris le sujet qui leur était proposé avec tant de cœur que l'engagement est là partout présent dans leurs propos et leurs argumentations. Rien de grand ne se fait sans passion ! Certes ! Mais au final qui parle ? Le militant engagé ? (parfois le militant nostalgique de son propre engagement). Le sociologue – militant ? Mais l'on ne discerne plus la ligne de partage entre le cœur et la raison ! Serait-ce que l'avenir de la sociologie serait du côté de la post-modernité ?! Ou bien est-ce le « sociologue » scientifique, consacré par l'académie par ce qu'il obéit au principe de la rupture épistémologique, qu'il maintient toujours un haut niveau de vigilance épistémologique ou qu'il s'évertue à conserver la nécessaire distance entre l'objet et le sujet qui fait la caractéristique de l'activité scientifique. Une large part du livre nous renvoie à des débats qui se sont déroulés il y a 20- 25- 30 ans, sur les limites de la classe ouvrière, sa réalité objective, l'articulation entre l'en soi et le pour soi. Alors évoquons nous aussi les débats des années 60 sur une « sociologie à chaud » (E. Morin) et une « sociologie à froid » (J.C. Chamboredon). Il semble que nos sociologues d'aujourd'hui aient choisi de fuir la froideur des rationalisations sociologiques, pour rejoindre les zones plus chaleureuses de l'engagement politico-idéologique dans lesquelles ils pénètrent avec leurs connaissances scientifiques. A moins que l'on regarde ce militantisme du sociologue ou cette sociologie engagée comme l'indice d'une nostalgie largement partagée par une génération qui pensait pouvoir mettre ses connaissances « scientifiques objectives » au service de l'émancipation des opprimés, quel que soit le contenu mis sous ce terme.

Quel est le produit de cet engagement « sociologique militant » ? En bref, quel est le problème ? Il pourrait s'énoncer comme suit: où se trouve le lieu ou le principe majeur de la conflictualité dans les sociétés développées d'aujourd'hui ?

Si telle est bien la question portée par les maîtres d'œuvre de ce livre, l'on ne s'étonnera pas de constater qu'encore une fois, au nom de la science, au nom d'une science qui aurait pour fonction essentiellement le dévoilement des errements perpétrés par l'usage des prénotions, des préconceptions, des catégories idéologiquement préconstruites, certaines contributions ne

fournissent que des réponses détournées ou tronquées.

D'une manière « classique », en toute bonne sociologie marxiste, l'on cherche le principe de la conflictualité du côté des ouvriers ou du côté du peuple et des dominés... Mais rapidement la quête est détournée de son objectif car l'interrogation porte sur le sens de la dénégation de la classe ouvrière dans les sociétés modernes. Le propos est certes intéressant et constructif, il ne permet pas toutefois d'apporter une réponse à la question posée, sinon pour faire état d'un acte de foi: encore aujourd'hui, la classe ouvrière existe envers et contre tout, la preuve je l'ai rencontrée ! S'interroger sur les « limites » du mouvement social ou les limites de la classe ouvrière ou les limites des classes sociales considérées comme des enjeux de rapports de forces n'apporte guère plus à l'élucidation de la question. On vise un mirage à défaut de s'évertuer à atteindre la cible.

Depuis un certain temps, le sociologue est passé maître dans l'art de l'esquive. Et il n'est guère surprenant que sur une question aussi ardue, les réponses fournies ne soient que des faux semblants. Car, dans son acception la plus courante, la classe ouvrière est liée à la société industrielle. Or il est de plus en plus admis par un nombre de plus en plus grand de sociologues et d'experts en sciences sociales que l'on n'est plus dans la société industrielle mais dans une société « post... », stade suprême du capitalisme – nous est-il rappelé, certes, mais une société différente, une société qui n'est plus ou pas autant structurée et organisée par un rapport entre classes antagonistes.

La société industrielle a perdu son épine dorsale. Les rapports de classes « classiques » sont en voie de décentrement. Ils sont également en passe d'être remplacés par un / des mouvements sociaux à caractère identitaire et culturel, se construisant dans un cadre national. Telle est la seconde alternative qui nous est proposée. Celle du Cadis (Centre d'analyse et d'intervention sociologiques). Quelques soient les critiques que les uns et les autres portent à cette thèse, reconnaissons-lui au moins le mérite de prendre acte du fait que la société industrielle s'en est allée, même si l'on ne sait pas trop bien ce qui est en passe de la remplacer. Reconnaissons-lui également le mérite de considérer que tout ne se réduit pas à une stricte dimension socio-économique... y compris le mouvement social et les formes de résistance, mais que culture et identité font aussi partie de la donne sociale et peuvent être des éléments de mobilisation des acteurs sociaux. Mais l'on conviendra aisément de l'extrême difficulté à penser ces nouvelles formes de conflictualité au-delà ou à côté du paradigme de la société industrielle. Car en fait la question est moins de penser ces nouvelles formes de conflictualité à charge culturelle, identitaire ou autres que de les penser en relation avec ce nouveau paradigme sociétal en gestation que nous voyons se dessiner sous nos yeux sans pouvoir précisément en dessiner les contours.

Pour ce faire, Pierre Cours-Salies s'arc-boute sur les enseignements de l'histoire pour se projeter dans un présent plein de mutations encore insaisissables. De grandes vérités historiques nous sont donc rappelées. Les classes, porteuses de contestation et de conflictualité, ne sont pas seulement socio-économiques, elles ne sont pas uniquement affaires de définitions objectives – [mirage dans le désert des luttes] - elles sont des coalitions d'individus et de groupes d'intérêts, porteuses d'un projet. L'invite chez Pierre Cour-Salies est consciente. Elle est politique.

Michel Vakaloulis se situe sans doute plus au niveau d'une *Real Politik*. L'analyse qu'il engage s'inscrit ou pourrait s'inscrire dans une certaine tradition de pensée marxiste. Elle le conduit cependant à qualifier les sociétés contemporaines de « post-modernes ». Et c'est sous cet angle que sont abordées les nouvelles mobilisations. Les dominés, les précaires, les moins nantis sont au cœur des réactions de résistance, car en première ligne des mutations sociales, ils sont les plus menacés. Rien de surprenant de la sorte que ces nouveaux « dominés » réagissent pour assurer leur survie.

Mais dans ces « formations sociales » éclatées, en prise à la globalisation, les questions de société sont portées par d'autres mouvements sociaux, des mouvements nouveaux, qui répondent à une société « post-moderne ». Ils émergent sur le devant de la scène, peut-être de manière moins consciente que ne le souhaiterait Pierre Cours-Salies. Car ils émergent de manière réactive et spontanée. Les institutions, les organismes politiques, les canaux traditionnels s'avérant inaptes à adresser les vraies questions, les Nouveaux Mouvements Sociaux Post Modernes les relaient.

Reste la question de la mondialisation. Elle est évoquée, certes... Capitalisme mondial, néo-

libéralisme global, résistance globale, le thème est évoqué. Mais où est l'analyse ? Où en est-on de l'analyse de la circulation des flux financiers qui assurent le développement des pays ou qui les mettent à genoux ? Où en est-on de l'analyse de la circulation des différents segments de la force de travail ? Ou en est-on de l'analyse des formes de résistance « globale » aux menaces « globales » ?

En résumé, ce livre ouvre un chantier... à poursuivre... en tenant les deux bouts de la question:

- sortie de la société industrielle
- sortie du cadre national en étant obligé à penser au niveau de la « globalité » les nouvelles formes de mobilisation, de résistance et d'expression.